

Au bord de nos vies

Hier j'ai lu ces mots dans un roman*.

« J'aimerais être avec Irène. J'aimerais être avec elle et, comme souvent, pouvoir lui dire : Il pleut. Ou : Il a neigé. Ou : Il y a du soleil.

Avec elle, ces paroles suffisaient. Elles étaient chargées de plus de sens que celles que j'échange avec la plupart des gens. Il n'y avait qu'à dire les mots pour qu'ils se posent sur le monde, le plus doucement possible.

Il n'y avait qu'à se taire à deux.

C'est peut-être ça, le deuil : continuer à se taire, mais tout seul ».

Ce matin j'écris ces mots.

Il fait froid, très froid.

J'ai choisi de venir mais j'hésite à entrer. Quelques secondes d'hésitation, un peu plus peut-être.

Je vais bien malgré tout.

Est-ce le froid ? La peur du blanc ? Je vois du blanc, j'imagine ce blanc cadavérique que, finalement, je n'ai vu jusqu'à présent qu'au cinéma.

Je franchis le seuil et je rejoins maman déjà à l'intérieur.

Je m'approche tout doucement. J'ose regarder.

Le froid toujours là, saisissant, mêlé à la chaleur des retrouvailles.

Le silence.

La peine presque effacée du bonheur de le revoir.

Son visage enfin reposé, apaisé.

Je vais mieux.

Je me souviens de notre dernière conversation l'un près de l'autre, il y a deux ans.

De son souci de me voir partir seule à la gare, de ne pas pouvoir m'y accompagner en voiture. De ses larmes, des miennes.

Cette conversation qui lui ressemblait. Prendre soin de sa famille, de ses enfants.

Conduire cette voiture chargée le jour du départ en vacances. Conduire ce camion. Son métier. Conduire son vélo, son cyclo, sa passion.

Cette conservation qui me ressemblait. Le rassurer sur mon autonomie, sur ma capacité à m'éloigner.

Je lui parle.

Des mots doux. Du bonheur de le revoir, d'être auprès de lui. Du soulagement de le savoir enfin guéri. De ce sketch de Coluche : « C'est l'histoire d'un mec ».

Joyeux monologue.

Je lui dis merci.

Je dépose près de lui quelques mots sur un papier.

Je vais mieux.

J'ai envie de rester là, longtemps, au bord de son cercueil, au bord nos vies.

Je lui promets de revenir une dernière fois. Je quitte le froid de la chambre mortuaire.
Maman à mes côtés.

Dehors, le soleil. La vie, bruyante.

Et ce froid saisissant qui m'accompagne encore. Il m'emporte vers cette photo vue quelquefois dans l'album photos 1968. Un paysage de montagne enneigée. Beaucoup de neige. Au fond des arbres et des chalets.

Sur une luge, Papa, ma sœur et moi. Avec maman qui prend la photo, mon autre sœur qui naîtra quelques mois plus tard.

J'avais deux ans et demi et je ne garde aucun souvenir de ces vacances aux sports d'hiver. J'aime ces moments dont on se souvient uniquement parce qu'on nous les a racontés. Qui nous reviennent en mémoire grâce à une photo, un objet. Cette luge en bois sur laquelle mes enfants ont aussi fait des glissades dans la neige.

Je chéris la mémoire familiale. Je chéris le patrimoine familial fait d'albums photos conservés précieusement et d'une luge en bois fidèle, bientôt soixantenaire, rêvant peut-être d'une prochaine chute de neige dans l'appartement de maman.

Je chéris mes parents et leur passion des vacances coûte que coûte. Un seul SMIG, deux, trois puis quatre enfants. Mais, toujours, partir en vacances une fois par an. Les vacances, cette merveilleuse machine à souvenirs extra-ordinaires.

Je chéris les souvenirs.

Je reviendrai passer du temps avec papa au bord de nos vies.

Frédérique Guillaumat